

4

DES LUMIÈRES QUE LA GÉOLOGIE PEUT JETER

SUR QUELQUES POINTS
DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES ATHÉNIENS

PAR
ALBERT GAUDRY

EXTRAIT DE L'OUVRAGE INTITULÉ :

ANIMAUX FOSSILES ET GÉOLOGIE DE L'ATTIQUE

D'après les recherches faites en 1855-56 et en 1860, sous les auspices
de l'Académie des sciences.

geschen. von Prof. Peter Merian 1868.

PARIS
F. SAVY, ÉDITEUR
LIBRAIRE DE LA SOCIÉTÉ GÉOLOGIQUE DE FRANCE
RUE HAUTEFEUILLE, 24.
1867

*Monsieur Pierre Merian
Hommage respectueux
de l'auteur*

DES LUMIÈRES
QUE LA GÉOLOGIE PEUT JETER

sur QUELQUES POINTS

DE L'HISTOIRE ANCIENNE DES ATHÉNIENS

A côté des ruines des temps géologiques qui révèlent l'histoire du développement des êtres sans raison, l'Attique possède d'autres ruines où l'intelligence humaine a laissé de magnifiques traces. Certainement ce n'est point par hasard que la civilisation grecque a pris essor dans cette petite contrée ; tout se tient dans le monde, et l'âme de l'homme elle-même subit, dans une certaine mesure, l'influence des milieux où elle se développe. En dehors du domaine métaphysique, plusieurs causes ont pu contribuer à former la nature spéciale du génie athénien, et je pense que, parmi ces causes, on doit citer les conditions que les événements géologiques ont préparées : j'es-

sayerai de signaler quelques-uns des points sur lesquels leur étude me paraît jeter un peu de lumière.

Connaissance des fossiles.

Les savantes recherches de von Hoff (1), de von Lasaulx (2) et plus récemment de M. Schvarcz (3) ont fait connaître l'état de la science géologique dans l'antiquité. Il n'entre pas dans mon cadre de suivre ces philologues dans le champ si vaste qu'ils ont embrassé ; j'ai seulement à m'occuper de l'Attique et des pays qui l'avoisinent.

Les anciens ont su qu'on trouve dans la terre des ossements d'animaux fossiles, et l'on peut croire que la vue de ces débris a rendu moins improbables les fables répandues sur la transformation des êtres

(1) Von Hoff, ouvrage précédemment cité.

(2) Ernst von Lasaulx, *Die Geologie der Griechen und Römer (Abhand. der bair. Akad. der Wissens., cl. I, vol. VI, part. III, 1851).*

(3) Schvarcz, *On the failure of geological attempts in Greece prior to the epoch of Alexander.* Part. I, London, 1862. — Voyez aussi d'Archiac, *Résumé des recherches de M. Schvarcz sur les connaissances des Grecs et des Romains relativement à l'histoire de la terre (Cours de Paléontologie stratigraphique, Paris, 1864),* et l'ouvrage intitulé : *Géologie et Paléontologie.* Paris, 1866.



vivants en pierre; ces transformations tiennent une place importante dans les *Métamorphoses* d'Ovide : Phinée et tous ses compagnons furent changés en pierres à la vue de la tête de Gorgone que leur présenta Persée; Aglaure fut pétrifiée en punition de sa jalousie pour Hersée; les ossements du brigand Sciron, dont Thésée délivra l'isthme de Corinthe, furent durcis et formèrent les Roches Scironiennes; le chien que Céphale reçut de Procris, en signe de réconciliation, fut converti en pierre, ainsi que la bête sauvage qu'il poursuivait; une métamorphose semblable s'opéra sur le loup qui attaqua les troupeaux de Pélée; le serpent qui voulait dévorer la tête d'Orphée fut pétrifié par Apollon; le même sort fut réservé au serpent qui engloutit devant les Grecs assemblés les œufs qui figuraient neuf années de combats sous les murs de Troie, etc.

Il y a une circonstance qui a pu contribuer à faire accepter ces fables sur les transformations : c'est que les Grecs avaient sous leurs yeux des simulacres de pétrifications grossières dans les incrustations que produisent les eaux des régions composées de marbre et de calcaire compacte. Auprès de la grotte des Nymphes, à Céphissia, on voit des mousses qui se

revêtent entièrement de carbonate de chaux ; les ouvrages des anciens renferment des mentions de fontaines incrustantes : « *Les Ciconiens, dit Ovide, ont un fleuve dont l'eau pétrifie les entrailles de celui qui la boit, et change en marbre tout ce qu'elle touche* (1). »

Von Lasaulx et M. Schvartz ont pensé que la vue des ossements fossiles avait eu un autre résultat ; elle aurait accrédité la croyance aux géants et aux monstres de la mythologie. Cette supposition est sans doute fondée dans un certain nombre de cas, et j'ai été d'abord disposé à lui accorder beaucoup d'importance. Cependant, depuis qu'il est admis que, dans nos contrées, l'homme a été contemporain de plusieurs animaux d'espèces perdues, j'incline vers l'opinion que les légendes relatives aux êtres gigantesques ou monstrueux ont été principalement basées, non pas sur la découverte de débris d'êtres pétrifiés, mais plutôt sur la tradition d'animaux qui ont été connus à l'état vivant. Par exemple, il ne me semble pas que les fossiles de Pikermi aient été les originaux qui ont inspiré les artistes, lors-

(1) Ovide, *Métamorphoses*, livre XV.

qu'ils ont représenté les animaux de la mythologie.

En effet, s'il est certain que des ossements fossiles ont été observés par les anciens, il n'est pas également prouvé que ceux de l'Attique en particulier aient été vus par eux. Sans doute il est difficile de croire que le gisement de Pikermi ait échappé à tous les regards, puisqu'il est situé entre Athènes et Marathon, c'est-à-dire près d'une route autrefois fréquentée ; les os y sont abondants et font saillie sur les bords du ravin ; ceux des mastodontes, des *Dinotherium*, des rhinocéros, de l'*Ancylotherium*, de l'*Helladotherium* et de la girafe ont dû attirer l'attention, sinon par leur forme spéciale, au moins par leur grandeur extraordinaire. Toutefois je suis surpris de ne rencontrer aucune mention des débris de Pikermi chez des auteurs qui ont parlé d'os pétrifiés trouvés dans d'autres pays, notamment chez Pausanias qui, dans sa description si exacte et si détaillée de l'Attique, au lieu de signaler les os fossiles de cette province, raconte la découverte de ceux des Portes de Téménus en Lydie (1).

(1) Pausanias a cité un os d'une grosseur prodigieuse qu'un pêcheur d'Erétrie recueillit à la hauteur de l'île d'Eubée, et que la pythie de Delphes attribua à Pélops, fils de Tantale. Il est difficile de décider si cet os venait de la côte d'Eubée ou de celle de l'Attique.

En tout cas, si les anciens ont observé les animaux de Pikermi, ils ne l'ont fait que d'une manière très-vague; on ne saurait prétendre que le sanglier d'Erymanthe, la chèvre Amalthée, le taureau de Marathon, le lion de Némée et encore moins l'hydre de Lerne (1) aient été des représentations des espèces de ce gisement, car les descriptions que j'ai données ont montré que le sanglier nommé par Wagner sanglier d'Erymanthe était distinct de la bête mythologique sculptée sur le temple d'Olympie, que l'animal appelé chèvre Amalthée par le même naturaliste n'était pas une chèvre, qu'on ne trouve pas à Pikermi de taureau, le nom de *Bos Marathonius* ayant été établi par Wagner sur des molaires d'un animal voisin des chevaux, qu'il n'y a pas non plus de lion, mais un *Machairodus*, puissant carnassier qu'on n'aurait pas manqué de représenter si l'on eût connu ses étranges canines en forme de lames de poignard; quant à l'hydre de Lerne, c'est évidemment un produit idéal. Il est donc naturel de croire que le sanglier d'Erymanthe, le taureau de Marathon, la chèvre Amalthée, le lion de Némée ont été imaginés d'après un

(1) Étienne Geoffroy Saint-Hilaire a fait connaître les animaux mythologiques qui ont été sculptés sur le temple d'Olympie (*Expédition scien-*

lointain souvenir d'animaux vivants, soit de l'époque quaternaire, soit de l'époque actuelle. M. François Lenormant (1) vient d'annoncer que des silex taillés ont été recueillis en divers lieux de la Grèce; peut-être, quand leur gisement aura été déterminé, quelques-uns fourniront la preuve que les hommes ont habité cette contrée dans des temps reculés. On sait que plusieurs animaux ont disparu depuis que l'Orient est peuplé; Geoffroy Saint-Hilaire a rappelé que, lors de l'invasion de Xercès, il y avait encore des lions en Macédoine, qu'au temps de Pausanias, le même pays nourrissait des aurochs, et que dans le Parnès on chassait l'ours et le sanglier.

Quant aux coquilles fossiles de l'Attique, je suppose volontiers qu'elles ont été vues par les anciens : « *Le Pirée, a dit Strabon, passe pour avoir été jadis une île, et avoir tiré son nom de sa position au delà du rivage* (2). » Pline a complété ainsi cette citation : « *Le port du Pirée a gagné cinq mille pas sur la*

tifique de Morée : Géologie. Introduction à l'histoire des mammifères et des oiseaux. 1833).

(1) François Lenormant, *L'âge de pierre en Grèce* (Revue archéologique, in-8. Paris, janvier 1867).

(2) Strabon, *Géographie*, livre I, chap. III.

mer (1). » En effet, nous savons que la mer a reculé notablement sur la côte sud de l'Attique, car cette côte est bordée par des terrains pliocènes qui renferment des coquilles marines; si les anciens l'ont su avant nous, c'est sans doute qu'ils ont observé ces fossiles.

De même, lorsqu'ils ont inventé le nom de Péloponèse (île de Pélops) pour un pays qui, de nos jours, n'est plus une île, c'est probablement parce que la vue de coquilles marines dans les calcaires de l'isthme de Corinthe leur a révélé que là où l'isthme est placé aujourd'hui, il y eut autrefois un bras de mer formant une séparation entre le Péloponèse et le reste de la Grèce. Pausanias a dit que la pierre de Mégare renferme des coquilles marines (2); puisque les anciens savaient que les coquilles de Mégare sont le produit de la mer, ils devaient également connaître l'origine des coquilles engagées dans les roches pliocènes de l'isthme, car ces roches sont beaucoup plus développées qu'auprès de Mégare; elles ont été l'objet de vastes exploitations, ainsi que le témoignent les grandes carrières situées sur la

(1) Pline, *Histoire du monde*, livre II, chap. LXXXVII.

(2) Pausanias, *Attique*, chap. XLIV.

route de Calamaki à Corinthe, et on y rencontre une multitude de peignes, d'huîtres et d'autres coquilles qui ressemblent aux espèces actuelles des mers voisines.

On m'objectera peut-être que, si les premiers hommes ont été les contemporains des animaux qui ont servi de base aux légendes d'êtres monstrueux, il est permis de supposer que, dans le temps où ils vivaient, la mer occupait encore les environs du Pirée et l'isthme de Corinthe. Je répondrai que cette seconde hypothèse pourra un jour être confirmée, mais que, dans l'état actuel de la science, elle n'est pas appuyée sur des observations. L'explication que j'ai donnée au sujet du nom de Pirée et de celui de Péloponèse me paraît naturelle, car, ainsi que l'ont établi les savants philologues dont j'ai déjà cité les ouvrages, non-seulement les anciens connaissaient les coquilles fossiles, mais ils avaient quelques prévisions des doctrines neptuniennes adoptées par les géologues modernes : « *Xanthus*, a écrit Strabon (1), prétendait avoir trouvé en plusieurs endroits fort éloignés de la mer des espèces de conques, de pétoncles

(1) Strabon, *Géographie*, livre I, chap. III.

et des moules pétrifiées.... D'après cela, il était persuadé que ce qui est terre aujourd'hui avait été mer autrefois. »

Division de la Grèce en petits États.

Dans aucun temps et dans aucun pays de l'Europe, on n'a vu un coin de terre aussi étroit que la Grèce renfermer autant de peuples ayant leur génie propre et aspirant à une existence indépendante. Ces divisions de peuples sont résultées principalement de la disposition orographique du pays; les chaînes sont peu considérables, mais très-multipliées; en se croisant, elles ont laissé entre elles de grandes vallées ou des plaines, qui, se trouvant isolées, sont devenues le centre d'États distincts. Ainsi les peuples de Thèbes, d'Athènes, de Corinthe, d'Argos, de Sparte, ont été, malgré leur extrême rapprochement, séparés les uns des autres; les montagnes qui les entourent ont formé des barrières qu'un petit nombre de soldats énergiques pouvait défendre; généralement stériles, elles ont établi entre les terres arables des limites naturelles, que les cultivateurs n'étaient pas intéressés à violer.

Les guerres et le commerce maritime agrandirent successivement les relations de la plupart des nations grecques, particulièrement de la nation athénienne : cependant l'influence du réseau des montagnes de la Grèce sur sa séparation en peuplades distinctes est si réelle qu'aujourd'hui encore les descendants de ces peuplades ont peu de relations les uns avec les autres : Delphes ne se doute guère des événements d'Argos ; Thèbes a été renversée sans que les habitants de Sparte en aient eu connaissance. Cette difficulté des communications retarde la marche de la civilisation ; elle oppose des obstacles à la destruction du brigandage, et rendra coûteux l'établissement des chemins de fer.

On conçoit que des hommes forcés de tirer leur richesse de régions très-limitées, n'ayant pas d'espérance de s'étendre beaucoup au delà, durent s'y attacher de tout leur pouvoir : de là résulta le patriotisme ardent des citoyens de chacun des petits États ; de là aussi résulta un caractère spécial approprié à la nature du pays : Corinthe et Sycione, situés entre deux mers, dans une contrée où l'alternance des terres et des eaux forme les plus délicieux paysages, excellent dans la peinture. Les Béotiens,

cultivateurs des terres grasses qui bordent le Copais, passèrent pour être lourds et épais. Sparte, isolée au bas des montagnes du Taygète, conserva dans les temps anciens et modernes des mœurs sauvages. Athènes, dans son génie, eut quelque chose de mobile comme la poussière de son sol desséché, quelque chose de divin comme la beauté des chaînes de marbre qui l'entourent.

Agriculture.

L'Attique a toujours été peu fertile : « *La Mégaride, de même que l'Attique, a dit Strabon, offre un sol ingrat* (1). » M. Ampère (2), dans ses *Études littéraires d'après nature*, rappelle que Pindare a nommé Athènes l'*aride Athènes*, qu'Homère donne souvent à la Grèce les épithètes de *pierreuse*, de *rocailleuse*, et que, suivant Thucydide, l'Attique avait eu de tout temps une réputation de stérilité. Pour ne pas douter que l'Hymette était déjà dénudé à l'époque des anciens Grecs, il suffirait de se souvenir de la

(1) Strabon, *Géographie*, livre XIV.

(2) Ampère, *La Grèce, Rome et Dante. Études littéraires d'après nature*. Paris, 1848.

renommée de son miel. Les abeilles font de bonnes récoltes sur les montagnes de marbre, parce que les pins, les arbousiers, les lentisques y sont trop rares et trop maigres pour ombrager les labiées et les autres petites plantes qui fournissent le miel.

La pauvreté agricole de l'Attique résulte de sa constitution géologique. Les marbres ne sont pas favorables au développement de la végétation ; les chaînes où ces roches dominent se distinguent par leur nudité : telles sont l'Hymette, le Pentélique, le Lycabette ; souvent on peut reconnaître de loin par l'absence des plantes arborescentes les parties où commencent les marbres. L'Italie à cet égard donne lieu aux mêmes observations que l'Attique ; ainsi la montagne de Serravezza est stérile sur le versant où l'on exploite les marbres blancs, tandis que le versant opposé, composé de schiste, est d'une extrême fertilité : les figuiers, les oliviers, les mûriers le couvrent d'un riche manteau de verdure.

Une des causes auxquelles est due l'aridité des montagnes de marbre dans l'Attique est la force avec laquelle elles réfléchissent les rayons solaires ; les voyageurs qui ont gravi les chaînes de marbres blancs savent combien ces roches sont brûlantes ; chaque été

voit périr une partie des végétaux que l'hiver avait vus naître. En outre, la terre végétale se forme lentement à cause de la dureté du marbre, et au contraire elle est enlevée promptement, parce que les eaux versées par les orages se précipitent sans entraves sur les pentes escarpées. Il y a encore une raison qui contribue à l'aridité des montagnes de marbre et de calcaire compacte : c'est que les eaux s'y chargent de bicarbonate de chaux, et, s'infiltrant à travers les granules du sol végétal, les cimentent et les changent en pierre dure ; en vain le laboureur prodigue ses sueurs : la terre devient un tuf stérile. Si l'on joint à ces causes géologiques les causes météorologiques, c'est-à-dire un vent très-fréquent qui fatigue et dessèche les plantes, l'absence de pluie pendant la plus grande partie de l'année, le croisement des chaînes et les découpures de la mer qui ne permettent pas la formation d'une rivière d'un long cours, on comprendra pourquoi l'Attique est une contrée si aride.

Les plaines ou les vallées de cette province sont généralement occupées par des limons et des fragments de roches qui ont été amenés par les torrents ou déposés dans des lacs. Ces dépôts de transports,

bien différents des roches secondaires, sont peu consolidés, de sorte que les eaux doivent les traverser pour former au-dessous d'eux des nappes souterraines qui pourraient fournir des eaux jaillissantes. Quoique les anciens aient connu les puits artésiens (1), il ne parait pas qu'ils aient cherché à obtenir dans l'Attique des eaux jaillissantes, afin de communiquer artificiellement à la surface de leurs plaines l'humidité qui leur manque naturellement. L'eau des fontaines était soigneusement utilisée, et des canaux l'amenaient du mont Pentélique à Athènes. Les ressources pécuniaires des Grecs sont si faibles qu'il faudrait peut-être provisoirement se contenter d'imiter ce qu'ont fait les anciens en aménageant les eaux superficielles, notamment la belle source qui est au pied du Pentélique. En effet, s'il est très-probable qu'il y a des cours d'eau souterrains à la limite des terrains tertiaires et secondaires, il existe de grandes difficultés pour assigner les points précis où passent ces cours d'eau, car les roches secondaires doivent avoir dans l'intérieur de la terre des irrégularités

(1) J'ai visité en Syrie, auprès de Tyr, les magnifiques puits artésiens que, selon la tradition du pays, Salomon fit construire pour indemniser le roi Hiram de la cession des cèdres du Liban.

semblables à celles qu'on voit à la surface du sol ; les sondages peuvent aboutir à des points où les marbres et les schistes constituent un mamelon au lieu de présenter une cavité ; en outre, l'eau se perd quelquefois dans les entonnoirs appelés *catavothras*. Des ingénieurs allemands ont fait au Pirée et dans la ferme du roi, près de Dragoumano, d'inutiles essais de puits artésiens (1). J'ai dit qu'en 1856, un ingénieur français a de nouveau opéré un forage dans la ferme du roi, et qu'il n'a pas obtenu d'eau jaillissante.

Marine.

Si l'Attique n'a pas été richement dotée au point de vue agricole, en compensation elle a été très-favorisée pour la navigation : « *Je ne crois pas*, a dit Ampère (2), *qu'il y ait dans le monde un pays aussi insulaire que la Grèce ; elle se compose en partie d'un archipel et d'une péninsule ; le reste est entamé, pénétré par une foule de golfes sinueux. A chaque pas*

(1) Voyez à ce sujet les détails donnés par Russegger, *Reisen in Europa, Asien und Afrika*, vol. IV. 1848.

(2) Ouvrage cité.

qu'on fait dans l'intérieur du pays, on rencontre la mer ; avec une coquetterie gracieuse, elle vient partout chercher le voyageur, et semble lui dire : me voici, arrête-toi, regarde comme je suis belle. On pourrait étendre à toute la Grèce le nom de l'Attique, rivage. »

Ces golfes nombreux dont parlait Ampère laissent les navires entrer au milieu des terres, et, comme les eaux sont profondes au pied même des rochers qui bordent les côtes, on opère les transbordements avec facilité ; ce sont là des conditions avantageuses pour le commerce maritime.

Les îles de l'Archipel surtout ont contribué à la richesse de la Grèce ; à en juger par les alignements, Macro-Nisi, Zéa, Thermia, Syra, Sériphos, Siphnos, Paros, Naxos, Amorgos, semblent un prolongement de l'Attique, comme Andros, Tinos et Myconos sont un prolongement de l'Eubée. Peut-être ces îles représentent des lambeaux d'un vaste continent qui existait pendant l'époque miocène ; lors des phénomènes d'affaissement qui ont marqué le commencement de l'époque pliocène, les parties basses de ce continent ont été envahies par la mer et les parties culminantes ont constitué des îles. Ces événements géologiques ont eu une influence favorable sur les destinées du

peuple grec ; en effet, si l'espace couvert par l'Archipel fût resté un continent montueux, il aurait peut-être été peu fréquenté, au lieu que les îles nombreuses sont devenues des lieux de relâche pour les navires, et des places de commerce unies entre elles par une mer qui se laisse parcourir avec rapidité ; aussi, depuis les temps reculés où les Argonautes allaient à la recherche des trésors symbolisés par la toison d'or, les Grecs ont été d'heureux marins : ayant les chemins de fer, la mer était le principal lien des peuples.

Richesses métalliques.

Les Athéniens ont trouvé une source de richesses dans les mines du Laurium. « *Il y a dans l'Attique, dit Xénophon (1), des terrains qui étant semés ne portent pas de fruits, et qui étant creusés nourrissent bien plus d'hommes que s'ils portaient du blé ; car, sans doute par quelque présent divin, ils sont d'argent en dessous.* » Plus loin le même auteur assure que les mineurs n'aperçoivent point la fin des veines

(1) Xénophon, *Des revenus et des impôts*, chap. 1.

métalliques. Hérodote raconte « *qu'avant la bataille de Salamine, il y avait dans le trésor public de grandes richesses venant des mines du Laurium* » (1). Du temps de Strabon, les mines argentifères du Laurium étaient déjà épuisées : « *Les mines d'argent de l'Attique furent jadis d'un produit considérable; maintenant elles sont épuisées. Quand elles ne répondirent plus que faiblement au travail des mineurs, on remit à la fonte les vieilles mottes de rebut et les scories, et l'on obtint de l'argent très-pur, attendu que les anciens n'avaient pas été fort habiles dans l'art de l'extraire* » (2). MM. de Verneuil et François Lenormant, qui ont été dernièrement en Grèce, m'ont appris qu'une usine venait d'être établie à Kératéa pour retirer les substances métalliques encore engagées dans les scories qui proviennent des exploitations antiques du Laurium; ce sera donc la seconde fois que ces scories seront traitées.

(1) Hérodote, livre VII de son Histoire.

(2) Strabon, *Geographie*, livre IX, chap. I.

Beaux-arts.

« On rencontre dans l'Attique, a dit Xénophon (1), un marbre incomparable dont on forme les plus beaux temples, les plus beaux autels, les plus belles statues pour les dieux ; un grand nombre de Grecs et de barbares le lui envient ». Les marbres, comme le plomb argentifère du Laurium, ont contribué à la richesse des Athéniens ; mais ils ont eu une autre destination plus élevée : l'Attique leur a dû en partie d'être devenue la mère des beaux-arts. La sculpture et l'architecture étaient pratiquées depuis longtemps en Babylonie et en Égypte, avant de parvenir en Grèce ; cependant c'est seulement lorsqu'elles rencontrèrent les marbres du Pentélique et de Paros qu'elles entrèrent dans une voie de perfection. La pureté de ces marbres inspira la pureté des lignes, qui est un des caractères saillants de l'architecture grecque ; leur translucidité invita le ciseau des sculpteurs à en faire des statues qui imitaient des êtres animés ; quelles substances furent jamais plus dignes de servir à représenter les dieux ou les héros ? Les

(1) Ouvrage cité précédemment.

artistes reconnurent que les marbres n'ont pas à craindre d'injures du climat bienfaisant de la Grèce, et ils leur confièrent avec amour les trésors de leur génie, sachant qu'ils en conserveraient une empreinte immortelle. Les coloristes eux-mêmes furent séduits par la blancheur et le facile polissage du marbre saccharoïde; ils le peignirent, comme aujourd'hui on peint l'ivoire et la porcelaine. Depuis les recherches de M. Hittorff (1), l'ornementation polychrome des monuments antiques a cessé d'être mise en doute.

Quoiqu'on trouve des marbres saccharoïdes dans plusieurs lieux de l'Attique, le mont Pentélique est le seul point où ils ont une grande extension (2). On voit encore les carrières qui ont été creusées par les anciens; elles sont à ciel ouvert. Comme la montagne est naturellement escarpée, il suffisait pour extraire le marbre d'abattre les roches perpendiculai-

(1) Hittorff, *Restitution du temple d'Empédocle à Sélinonte, ou l'architecture polychrome chez les Grecs*, in-4, avec un atlas in-fol. Paris, 1851.

(2) Le comte de Clarac, en parlant des marbres cités par les anciens, a dit : « Il semble que le marbre du mont Thellius, en Attique, était du même genre que le marbre du Pentélique (*Musée de sculpture antique et moderne*, vol. I, p. 167. Paris, 1844).

rement. Dans les vastes tranchées qui sont résultées des exploitations, on remarque plusieurs petites cavités rectangulaires, sans doute produites par l'enlèvement d'un bloc de marbre qui avait plus spécialement séduit les artistes; il devait être fort difficile d'obtenir ainsi un morceau isolé; il fallait, après avoir creusé tout le périmètre, ouvrir une cavité assez large pour faire manœuvrer des outils qui détachassent le bloc par derrière. Si l'on réfléchit qu'un des caractères essentiels de la sculpture grecque était le fini des détails, et que la production d'un chef-d'œuvre était un événement dont toute la Grèce s'émouvait, on s'expliquera comment les statuaires prenaient tant de peine pour choisir leurs matériaux.

Une voie tirée au cordeau servait à conduire les marbres du haut des carrières jusqu'au bas de la montagne. Cette voie existe encore; elle est trop rapide, mais elle est ouverte dans le roc vif: exemple de grandes difficultés vaincues chez un peuple ignorant l'art de faire jouer la mine!

Les anciens devaient tailler en partie les marbres dans la carrière, car on voit un tambour d'une colonne de vaste dimension resté près du lieu d'extrac-

tion de la roche. Le marbre blanc saccharoïde est le seul dont on se soit servi dans la construction des antiques monuments d'Athènes subsistant aujourd'hui. Pour élever le palais du roi Othon, on a renouvelé les anciennes exploitations. Un grand nombre de constructions de la moderne Athènes sont décorées avec du marbre du Pentélique. Fiedler prétend qu'il est plus finement cristallisé que celui de Paros, qu'il a des piqûres jaunes, tandis que celui de Paros a par transparence un reflet bleuâtre (1).

Les marbres blancs, quelle que soit leur abondance, sont des matériaux de construction très-dispendieux. Aussi les Grecs les ont employés avec économie ; les édifices de l'Attique excitent l'admiration par leur beauté et non par leur grandeur ; en architecture, la Grèce fut le pays du *beau*, comme l'Égypte fut le pays du *grand*. Mais en Égypte on prit peu de roches dures pour les monuments gigantesques ; ce serait une erreur de croire que les pyramides du Caire sont de granite ; cette pierre n'a servi que pour leur ornementation, et la presque totalité de leur masse a été faite avec du calcaire

(1) Dr Karl Gustav Fiedler, *Reise durch alle Theile des Königreiches Griechenland, in den Jahren 1834 bis 1837*. Leipzig, 1840.

nummulitique assez tendre qui forme le pays où elles sont situées. Dans nos contrées où le beau marbre est rare, et où abonde la pierre facile à tailler, on a élevé des édifices généralement plus remarquables par leurs vastes dimensions que par la perfection de l'art ; les richesses des décorations gothiques ont servi à dissimuler nos calcaires grossiers.

Si les Athéniens eussent voulu, à l'exemple des Égyptiens, bâtir de vastes monuments, ils n'auraient point manqué de matériaux économiques. Outre ses marbres de luxe, l'Attique possède des marbres communs, blanchâtres, bleus ou grisâtres dont le prix de transport est très-faible, car ils constituent les monticules mêmes contre lesquels Athènes est bâti ; on les exploite actuellement au Lycabette et à l'Hymette près de Turlo-Voumi (1). En outre, les formations pliocènes de l'Attique, de la Mégaride et de la Corinthie renferment des calcaires grossiers ; des carrières sont ouvertes dans ces calcaires au Pirée et dans la Mégaride. Dès l'antiquité, on a

(1) Suivant M. de Clarac (ouvrage cité, p. 167), l'orateur *L. Crassus* fut le premier Romain qui, l'an de Rome 662 (92 ans avant J.-C.), orna sa maison du mont Palatin de six colonnes de marbre de l'Hymette ; ce marbre, dit M. de Clarac, était d'un blanc grisâtre.

employé la pierre de Mégare : « *Le tombeau de Car, fils de Phoronée, dit Pausanias (1), fut revêtu de pierre coquillière, d'après l'ordre de l'oracle. Cette pierre coquillière ne se trouve que dans la Mégaride ; on en fait beaucoup d'objets ; elle est très-blanche, plus tendre que les autres pierres, et remplie de coquilles de mer.* » Certains bancs des terrains lacustres miocènes pourraient aussi fournir des pierres pour la bâtisse ; on les rencontre dans une grande partie de l'Attique, à Daphné, Ménidi, Camatéro, Hiracli, Kharvati, Raphina, Tatoï, Mercurei, Oropo et Marcopoulo.

Il y a lieu de s'étonner que, malgré tous ces matériaux de construction, les maisons des particuliers aient été bâties très-légalement ; on ne découvre presque aucun reste d'habitations privées. Il est probable que les anciens architectes ont beaucoup employé la brique : « *Les Grecs, a dit Pline (2), ont préféré les murs de briques, excepté dans le cas où ils ont pu les construire avec du silex..... Ils ont même bâti en briques des édifices publics et des palais pour leurs rois. La muraille d'Athènes qui fait face*

(1) Pausanias, *Attique*, chap. XLIV.

(2) Pline, *Histoire du monde*, livre XXXV, § XLIX.

au mont Hymette..... est de briques ». La terre à briques-abonde aux portes d'Athènes et près du Pirée ; c'est une terre alluviale très-fine ; il y a quelques années, on la travaillait avec une grande activité, mais les eaux séjournaient dans les cavités d'où on l'avait retirée, et contribuaient à répandre les fièvres intermittentes ; cette raison a déterminé à restreindre les exploitations de la plaine d'Athènes.

Sentiment esthétique et religieux.

Les montagnes de la Grèce, qui fournirent aux artistes des matériaux précieux, présentèrent encore à leur imagination des types d'une admirable beauté : « *Les rochers* (de l'Attique), a dit M. de Valon (1), *offrent à l'œil une suite de lignes harmonieuses, colorées selon l'éloignement de teintes plus ou moins foncées. La nature semble avoir taillé avec amour ce pays qui devait être le berceau des arts »*. Les soulèvements des temps géologiques ont donné naissance à de nombreux monticules qui ont formé des piédestaux naturels pour asseoir les temples ; c'est

(1) Vicomte de Valon, *Une année dans le Levant*, in-8. Paris, 1846.

ainsi que le Parthénon et les autres monuments de l'acropole d'Athènes sont construits sur un rocher à pic qui domine la ville ; les ruines de Rhamnus s'élèvent sur le rivage de la mer d'Eubée, et le temple de Sunium se dessine au sommet d'une haute falaise qui s'avance en pointe dans l'Archipel. Par leurs parois abruptes et irrégulières, les monticules contrastent avec la symétrie des colonnes doriques, ioniques ou corinthiennes qui les surmontent ; par leur élévation, ils compensent le peu de hauteur des temples grecs, qui semblent faire corps avec eux et en être le couronnement. Sans doute la Madeleine de Paris serait plus imposante, si elle était située, comme le Parthénon, sur une colline de marbre hardiment taillée. On aurait pu à Paris produire un grand effet, si au lieu d'abaisser le sol sur lequel on vient de construire l'église Saint-Augustin, on eût profité de la hauteur des tranchées pour bâtir à leur sommet un temple qui, par son style comme par sa position, eût rappelé les temples grecs.

Les Athéniens n'ont pas seulement utilisé les mouvements du sol de leur ville pour placer les simulacres de la Divinité, mais encore, dit Pausanias, « *ils ont élevé des statues aux dieux sur les montagnes qui les*

entourent, savoir : celle de Minerve sur le mont Pentélique, celle de Jupiter Hymettien sur le mont Hymette où se trouvent aussi les autels de Jupiter Ombrius et d'Apollon Proopsius ; il y a sur le Parnès une statue de bronze de Jupiter Parnéthien ». De l'ancienne tribune aux harangues, on voit l'ensemble de ces montagnes qui encadrent la ville d'Athènes ; les maisons sont dominées par le monticule de l'Acropole, renfermant le Parthénon avec tout ce que les Athéniens avaient de plus sacré ; près de là, il y a deux légères éminences, l'une où siégeait l'aréopage, l'autre que surmonte le temple de Thésée. Forcés par la nature des lieux d'avoir devant leurs regards les images des dieux et des héros, les citoyens devaient sentir se développer en eux un religieux patriotisme. Même aujourd'hui le voyageur ne monte pas les degrés de la tribune aux harangues d'où l'on découvre ce spectacle, sans que son cœur n'ait quelque battement pour la Grèce de Thémistocle et de Périclès ; c'est à cette tribune, en face d'un pareil tableau, que Démosthènes devint orateur, et l'on indique à quelques pas de là le cachot où Socrate but la ciguë, martyr de ses convictions philosophiques.

On s'étonne que le peuple de la terre que son

génie entraînait davantage vers le spiritualisme ait été attaché si longtemps aux doctrines matérialistes, et ait consacré ces doctrines par la mort du divin maître de Platon. Ceci tient sans doute en partie à ce que la matière, en Orient, a dans ses apparences quelque chose de moins épais, et, pour ainsi dire, de plus éthéré que dans les régions du Nord. Nos campagnes ont une riche végétation : elles procurent à leurs habitants une vie confortable ; toutefois, jamais un peuple fin et spirituel comme le peuple athénien n'aurait imaginé d'en faire la demeure des dieux. La Grèce a un climat trop chaud, un sol trop aride pour donner aux hommes une douce existence ; mais, aux heures où le soleil monte ou s'abaisse, alors que les premiers plans trop dénudés sont voilés dans la pénombre, et que les montagnes de marbre se parent de mille couleurs, les Grecs ont pu croire qu'ils contemplaient des tableaux trop magnifiques pour des yeux mortels, et ils ont jugé leur contrée digne d'avoir été le séjour des dieux ; ainsi la religion, comme le sentiment esthétique, subit l'influence de la disposition physique du pays. Les chaînes imposantes de l'Olympe furent réputées l'habitation de Jupiter. Apollon et les Muses furent placés sur l'Hé-

icon et le Parnasse, deux montagnes qui s'élèvent au-dessus de la terre autant que la poésie nous élève au-dessus de la vie vulgaire ; de leur sommet on embrasse Corinthe et son golfe, jeté entre le Péloponèse et l'Hellade : grâce, douceur, majesté, tout est réuni dans ce panorama. C'est au pied du Parnasse, dans les gorges sauvages de la Phocide, que les oracles étaient rendus ; j'ai vu les places où se tenaient les pythies de Delphes et de Trophonius (1) ; le sombre aspect de ces lieux devait inspirer le respect et préparer les hommes à se mettre en communication avec les dieux. Dans les fertiles champs d'Eleusis, on adora Cérès, déesse de l'agriculture ; et Minerve, personnification de la sagesse, régna dans la plaine d'Athènes dont tous les détails sont si merveilleusement ordonnés.

(1) On a pensé qu'à Delphes des exhalaisons de gaz sortaient de l'intérieur du sol et avaient la propriété de causer chez les pythies des désordres physiques et intellectuels. Je n'ai rien observé dans le lieu où était le trépied de la pythie qui indique des exhalaisons de ce genre, et je n'ai point entendu dire que les gens du pays aient connaissance de quelque chose de semblable.

FIN.